

Sommaire

- 7 *Introduction* : Une force qui va
- 15 *Chapitre 1* : Dix-huit journées
dans la vie d'un homme
- 77 *Chapitre 2* : Est-il bon, est-il méchant ?
La place de l'ironie - Compassion contre charité -
Savoir aimer les femmes - Le génie de l'amitié
- 105 *Chapitre 3* : Les sources où il s'abreuva
La Grèce inépuisable - Fils de la Révolution -
Laïcité : inflexible et généreuse - La nation et l'universel
- 127 *Chapitre 4* : Quel État ?
Contre la loi du marché - Un jacobin décentralisateur -
La toge, l'hermine, les canons
- 141 *Chapitre 5* : L'efficacité du boutoir
La promptitude à tous risques - Parler et écrire -
Le prix de l'indépendance - La recherche de l'absolu
- 159 *Chapitre 6* : Réalisme quand même
Bâtisseur ? Destructeur ? - Jaurès : « tous les verbes au futur » -
Versailles : légèreté ou courage ?
- 175 *Conclusion* : L'individu intégral



Une force qui va

Nul moins que lui ne se laisse immobiliser dans la froideur des encyclopédies. Son énergie, par-delà les années, continue d'éclater aux yeux. Rien de son personnage ne paraît jamais fixé ou calmé. Dans la cohorte des hommes d'État qui naviguent dans nos mémoires, il en est peu dont la réputation soit si contrastée et l'image si mouvante. Personne ne songerait à dire à son propos, comme du général de Gaulle : « Tout le monde est, a été ou sera clemenciste », tant furent constants, dans l'irritation ou dans la haine, quantité de ses adversaires. Et pourtant il a vu varier beaucoup la troupe de ses soutiens, en nombre et en qualité, au cours de sa longue carrière. Est-ce donc l'effet des circonstances, de sa plasticité, de ses contradictions, de son inconstance ?

Le portrait souvent proposé, avant la gloire du père la Victoire, fut celui d'un personnage dont le dynamisme se serait épuisé en coups de boutoir successifs plutôt qu'en desseins mûris et opiniâtrement servis ; un acteur dont le tempérament ironique aurait réservé ses rares amabilités à un cercle de familiers qu'il n'acceptait que parce qu'il les dominait ; un militant de gauche dont la doctrine se serait rabougrié dans un anticléricalisme obsessionnel ; un politique dont les préoccupations sociales se seraient dissipées aussitôt qu'il lui revint d'exercer son pouvoir contre le mouvement ouvrier en révolte – au point, quand il dirigea le gouvernement, de 1906 à 1909, de faire du maintien de l'ordre une fin en soi.

PAGE DE GAUCHE :
Clemenceau, « Le père
la Victoire », dessiné
par Sem.



Le sculpteur François Sicard devant son buste de Clemenceau.

Ainsi les adversaires utilisent-ils ses évolutions, non pas pour honorer son réalisme devant celles, si violentes, du monde où il a vécu, mais pour le montrer entraîné par sa légèreté vers les désordres les plus improbables : un hanneton sous un verre.

Ce livre s'inscrit en faux contre ces caricatures ; il affirme la cohérence du personnage. Est-ce au risque, en réaction à telle légende noire, de trop de tendresse, d'indulgence, de connivence ? La personnalité de Georges Clemenceau interdit toute tentation d'en faire une figure de vitrail, tant sa vitalité brise sans



Jules Jeanneney, Georges Clemenceau et Georges Mandel à Versailles, en février 1913, au moment de l'élection de Poincaré à la présidence de la République.

relâche les lignes par lesquelles on s'efforcerait de l'enserrer. L'effort doit être, en cherchant à retrouver son unité, de ne pas pour autant le simplifier. Car s'il a encore beaucoup à nous dire, si loin de son temps, c'est justement pour tout ce qui, en lui, bouge et vit inlassablement.

C'est parce qu'il est à la fois fluide et constant qu'il nous parle si bien de son époque, dont il est un acteur et un témoin capital. Il incarne bien mieux que d'autres, qui sont sclérosés, l'héritage que ces générations de républicains ont pu nous laisser,



entretenant l'intérêt rajeuni que suscite, depuis l'effondrement du communisme en Russie, la III^e République, celle qui fut antérieure aux messianismes oppresseurs.

Écrivant cela, je n'ignore pas un sujet d'étonnement : qu'une personnalité telle que la sienne, hors de pair, paraisse aujourd'hui dépouillée de toute véritable postérité politique. On s'explique assez que la droite l'invoque peu, tellement fut constante sa volonté de changer une société dont les injustices suscitaient toutes ses indignations et provoquèrent tant de ses combats. Mais que la gauche l'invoque si peu, voilà qui est frustrant pour qui connaît son chemin, voilà qui mérite d'être mieux compris et – pourquoi pas ? – corrigé.

Cette « force qui va », comme aurait dit Victor Hugo, il s'agit de la saisir en mouvement. Et d'abord d'effectuer des « arrêts sur image », au long de neuf décennies, pour en appréhender la richesse. Nous rejoindrons Clemenceau au fil de journées qui ont scandé son histoire, qui ont influencé son caractère et défini sa légende. Ainsi pourra-t-on identifier les éléments d'une mosaïque qui est en effet diverse et contrastée, au point de tromper souvent sur l'essentiel. Il sera temps, ensuite, de rassembler les morceaux pour restituer l'unité d'un homme et les composantes d'une continuité.

Un dernier mot. Au moment de me risquer dans cette entreprise, je me dois de dire que je suis marqué par un héritage. Mon grand-père fut proche collaborateur de Clemenceau dans le gouvernement de 1917, comme sous-secrétaire d'État à la Guerre, et il figura plus tard parmi les quelques fidèles qui portèrent son cercueil en terre. J'ai grandi près du buste du Tigre sculpté par Sicard et j'ai joué, enfant, sous le regard de ses photographies accrochées sur les murs. Je l'ai retrouvé, ensuite, à divers détours de mes enquêtes d'historien, et, passant dans l'arène politique, je l'ai souvent invoqué.

Je ne me sens pas pour autant disqualifié. Car je fais confiance au lecteur pour n'accepter aucun argument d'autorité et pour exercer son jugement critique envers toute complaisance à laquelle il me verrait succomber.

PAGE DE GAUCHE :
Jules Jeanneney
et Georges Clemenceau
le 16 juillet 1925
à Rioz, en Haute-Saône.

DOUBLE PAGE
SUIVANTE :
Georges Clemenceau
dans son bureau,
rue Franklin, à Paris,
en 1903.